

ALFRED DE VIGNY

A PROPOS DE TRAVAUX RÉCENTS ¹

Nous avons signalé naguère chez nos contemporains un renouveau d'admiration pour Alfred de Vigny ². Pendant que M. E. Dupuy publiait le second volume annoncé par lui, M. Baldensperger réunissait en un ouvrage dix études sur le même poète. Dans son dernier chapitre, M. Baldensperger parle précisément de *l'actualité de Vigny* et constate que la popularité de l'auteur des *Destinées* a grandi, même à l'étranger : on a fini par reconnaître chez les romantiques un abus de la grandiloquence et de la sensibilité et l'on s'est pris à goûter, par comparaison, la vigueur d'un poète qui pense ; la brièveté même de l'œuvre de Vigny, le tour classique de sa forme conviennent d'ailleurs volontiers aux esprits actuels.

1. P. Baldensperger, *Alfred de Vigny, contribution à sa biographie intellectuelle*, Paris, Hachette, 1912, 1 vol. in-18, 217 pp. — Ernest Dupuy, *Alfred de Vigny, 2^e vol. Le rôle littéraire*. Société française d'Imprimerie et de Librairie. Paris, 1912, avec une index alphabétique, 1 vol. in-18, 448 pp.

2. *Revue de Synthèse*, décembre 1911. — Depuis lo temps, déjà lointain, où fut rédigé ce compte-rendu, M. E. Dupuy a publié un nouveau volume sur Vigny, *La vie et l'œuvre* (Hachette). — Au moment du cinquantenaire de l'anniversaire de la mort du poète, c'est toute une pluie d'éditions nouvelles :

Édition complète par M. Léon Séché (Renaissance du Livre) ;

Œuvres illustrées (Bibliothèque Hachette ; Collection Larousse) ;

Cinq-Mars, Servitude et grandeur militaires (illustrés, Calmann-Lévy) ;

Servitude et grandeur militaires (Edition de luxe, Lardanchet, Lyon) ;

Servitude et grandeur militaires, avec notes et éclaircissements d'après le manuscrit original par M. Baldensperger (Librairie Louis Conard) ;

Laurette ou le cachet rouge (même librairie) ;

Œuvres choisies, avec notes de M. Jean Giraud (Société française d'imprimerie et de librairie) ;

Morceaux choisis, avec notes et illustrations, de M. René Canat (Librairie Didier).

Signalons encore un *Vigny*, de l'abbé Calvet (Librairie Beauchesne) ; de M. Léon Séché, *Alfred de Vigny, Études d'histoire romantique*, 2 vol. (avec documents inédits, dessins et autographes, éd. du Mercure de France) ; enfin les *Lettres inédites* d'Alfred de Vigny à Édouard Delprat et au capitaine de la Coudrée (1824-1853), publiées par M. Louis de Bordes de Fortage (Librairie Marcel Mounastre-Picamilh, Bordeaux).

Deux chapitres de M. Baldensperger traitent de détails particuliers et curieux. Dans le VI^e, intitulé *La mer et les marins dans l'œuvre de Vigny*, M. Baldensperger signale la place considérable donnée par Vigny, — qui pourtant s'abstint, non sans regret, de longs voyages, — à la mer et aux choses navales, depuis la *Frégate la Sérieuse* jusqu'à la *Bouteille à la mer*. Et il fait un portrait de l'amiral Collingwood dont la Correspondance avait été révélée à Vigny par Auguste Barbier. — Dans le IV^e chapitre M. Baldensperger a étudié *Éloa et les Vosges*. A la fin du poème d'*Éloa* on lit en effet cette mention ; « Écrit en 1823, dans les Vosges », encore que le poème ait été rédigé définitivement à Bordeaux, en octobre 1823. M. Baldensperger estime que c'est au mois de mai — au moment où le 55^e de ligne « traînait ses *impedimenta* par les cols de Saverne » — que Vigny a pris l'impression des Vosges. Et même le poète aurait — pour évoquer la vision de l'au-delà — emprunté aux Vosges « leur tonalité charmante et légère ».

Deux des études de M. Baldensperger, la 1^{re} (*Les Deux tristesses de Vigny*) et la 7^e (*Le Symbolisme de Vigny*), sont de pure critique littéraire. D'après M. Baldensperger deux idées dominent l'œuvre presque entière de Vigny. « L'une est l'émouvante question de la *souffrance de l'innocent*, et se rattache au problème du mal et à la morale religieuse ; l'autre, qui est de nature plutôt sociale et pratique, pourrait s'appeler la *faillite des aristocraties* ¹. » La souffrance de l'innocent est injuste et illogique ; elle justifie les révoltes depuis Ajax jusqu'à Satan ; la sympathie humaine va d'instinct aux Éloa ; le christianisme même n'a pas supprimé le Dieu qui se venge sans pitié ; le mal social complique encore le mal métaphysique : l'homme est cruel, même quand il veut être juste ; les vices, les crimes méritent la pitié ; la femme, *enfant malade*, est le type de la victime opprimée par la société et la religion. — D'autre part ce ne sont plus les esprits les plus dignes qui dirigent les hommes ; le génie est méconnu et malheureux : le juste est incompris ; la noblesse n'a plus la place qui lui est due ; les partis n'ont pas de valeur morale. Telles sont les raisons, philosophiques et historiques, du pessimisme de Vigny. M. Baldensperger estime

1. Page 2.

qu'il ne faut point aller chercher les sources de ce pessimisme dans les déceptions personnelles du poète, ses chagrins ou ses tristesses ; il pense que même la pensée de l'indifférence de la Nature n'a pu avoir un tel effet. Peut-être pourrait-on supposer que ces considérations dernières ont, sinon déterminé, en tout cas accru l'amertume de la pensée de Vigny. En tout cas M. Baldensperger a raison d'admirer comment ce pessimisme réfléchi aboutit à une mâle « religion d'honneur et de vaillance », à ce stoïcisme demi silencieux qui n'a fait entendre que bien rarement une parole optimiste.

M. Baldensperger, après avoir caractérisé chez Vigny la tendance à la forme symbolique qui laisse à la pensée sa profondeur tout en conservant l'éclat poétique de la vision, distingue ce symbolisme des *harmonies pathétiques* de Lamartine et du *métaphorisme* de Hugo. Il remarque en outre que le symbolisme de Vigny exclut volontiers « les manifestations de la vie universelle » et se restreint « aux scènes, aux souvenirs, aux gestes de l'humanité et de l'histoire ».

Dans deux chapitres, le 3^e (*Joseph de Maistre et Alfred de Vigny*), et le 9^e (*Hugo et Vigny : quelques divergences*), M. Baldensperger a rapproché, ou plutôt distingué Vigny de deux illustres auteurs. J. de Maistre avait, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, abordé avec une allègre rudesse le problème de la souffrance humaine et parlé de la victime innocente qui expie pour tous : il avançait *la Prison et le Déluge*. Mais le Docteur Noir proteste contre « la substitution des souffrances expiatoires ». D'autre part, si l'auteur de *Servitude et grandeur militaires* admire, comme J. de Maistre, l'héroïsme du soldat qui étouffe si souvent en son cœur, par devoir, un fonds de réelle tendresse, il ne dit pas que la guerre est divine ; il la déclare au contraire maudite de Dieu et des hommes. Dans *les Destinées*, il n'admet pas, comme le jugeait de Maistre, que les races sauvages soient frappées d'anathème. Son Jésus souffre à la pensée que les hommes pourront croire qu'il est permis de tuer l'innocent. Bref les contacts sont rares entre Maistre et Vigny, et si parfois le premier a pu éveiller la réflexion du second, « c'est une réflexion hostile et farouchement contraire ». — Quant à Hugo, M. Baldensperger lui compare Vigny « à propos de questions qu'une conscience moderne ne peut s'empêcher de poser »,

comme celles de la nature, du progrès, de la Providence. Hugo admire la nature ; Vigny la maudit. L'un a foi dans le progrès sans fin de l'homme et particulièrement dans l'avenir de la démocratie ; l'autre en doute. Hugo prévoit, ou plutôt voit la paix future des peuples ; Vigny la croit fort lente à venir. Hugo regarde Paris comme le foyer de l'Idée ; Vigny n'y trouve qu'une fournaise ; et si chez l'un Gavroche est « le moineau » charmant, l'autre n'a point tant de tendresse pour le gamin, « grenouille » des ruisseaux. Enfin la négation catégorique de Vigny s'oppose à la confiance ardente de Hugo en la Providence.

Trois chapitres, touchant à Bruguière de Sorsum, à Thomas Moore et au *Songe de Jean-Paul*¹, sont consacrés à diverses influences dont nous retrouvons les traces dans les plus beaux poèmes de Vigny. Ce sont, nous semble-t-il, les parties les plus nouvelles. Bruguière de Sorsum, ancien conseiller d'État de Westphalie, orientaliste autodidacte, vaguement parent de Vigny, avait été un des premiers admirateurs de Byron. Dans la livraison de la *Muse française* parue en janvier 1824 après la mort de Bruguière, Vigny donna un article pour annoncer la publication d'un Shakespeare traduit par Bruguière selon le rythme de l'original. Or, c'est à Bruguière de Sorsum que Vigny a dû non seulement une certaine curiosité, mais aussi des lumières des choses orientales ; c'est Bruguière qui a dû suggérer au poète, par ses traductions du sanscrit ou du chinois, quelques traits, notamment de *Samson*. — *Le Songe de Jean-Paul*, par Frédéric Richter, traduit par M^{me} de Staël dans son *Allemagne*, est une page étrange et profonde de visionnaire : Dieu reste enveloppé dans son silence ; il ne répond pas à l'appel de ses créatures, ni même des enfants. Certes plus dramatique, plus douloureuse est la plainte de Jésus à l'heure où le monde attend un miracle ; mais il est permis de voir dans la rêverie de l'Allemand, que Vigny connaissait certainement (M. Baldensperger en donne les preuves p. 171), le point de départ de l'immortel *Mont des Oliviers*.

L'étude consacrée à Thomas Moore, inspirateur de Vigny, nous paraît la plus décisive. L'influence du poète irlandais sur la

1. Ce sont les chapitres 2, 5, 8.

composition du *Déluge* et particulièrement d'*Éloa* ressort des rapprochements nombreux et précis apportés par M. Baldensperger (p. 99-110). On constate nettement que Vigny doit aux « ingénieux raffinements de Moore » l'éclat de ses décors célestes, le « coloris brillant et souvent brillanté que Moore avait donné à ses descriptions paradisiaques ».

M. Baldensperger déclare dans son Avant-Propos qu'il a voulu faire de ces études détachées, sans « l'appât d'une biographie intégrale ou de documents sentimentaux », comme les chapitres d'une sorte de biographie surtout intellectuelle de Vigny ». Il estime que, pour étudier un poète qui vécut volontiers dans la « zone supérieure » des idées, c'est moins aux incidents de la vie quotidienne qu'il faut s'attacher qu'à la formation de la pensée même, soit issue de l'expérience de l'auteur, soit préparée par l'influence d'autres pensées. C'est là une conception de la critique qui ne songe point à séduire le lecteur. Les études sévères et vigoureuses de M. Baldensperger, particulièrement sur la question des influences, remplissent pleinement leur but : elles n'instruisent pas seulement, elles font réfléchir sur la genèse des idées de Vigny.

*
* *

Le 2^e volume de M. E. Dupuy se divise en trois parties, les deux premières particulièrement consacrées au rôle littéraire du poète, la troisième aux grands sentiments de son âme.

La 1^{re} partie (p. 1-146) comprend deux chapitres : *Un groupe de disciples* (Brizeux, Aug. Barbier) — *Un Cénacle provincial* (Victor de Laprade). M. Dupuy déclare qu'il veut s'en tenir aux disciples essentiels du poète. Brizeux avait 26 ans en 1829, quand il connut Vigny ; il venait, après la publication du premier recueil complet des *Poèmes*, d'en faire une étude élogieuse dans le *Mercure du XIX^e siècle*. L'affection de Brizeux fut respectueuse et dévote ; la sympathie de Vigny demeura toujours active et attendrie. Après la mort de Brizeux, Vigny intervint avec autant d'émotion que de dévouement pour que le corps du défunt fût transporté en terre bretonne. Et une correspondance continue de trente années manifeste la bonté du poète stoïcien. — Barbier qui avait huit ans de moins que Vigny entra en relations avec celui-ci au lendemain de la *Curée*. A ce propos,

M. Dupuy nous fait connaître l'origine de cette pièce célèbre, inspirée par un article de Saint-Marc Girardin dans le *Journal des Débats*. Barbier, rentier anti-bonapartiste et bourgeois, se trouva en communion de pensée avec Vigny et son âme hautaine ; la concordance de leurs vues littéraires, leur attitude de « protestants » en face de la « religion romantique » les rapprocha ; la sympathie des deuils resserra leur amitié. La correspondance des deux poètes est d'ailleurs assez mince, Barbier ayant peu quitté Paris : mais rien n'est émouvant comme les billets courts de Vigny, achevant douloureusement sa vie. — Les relations de Laprade et de Vigny se nouent en 1841, à propos du poème de *Psyché* : elles furent à progrès « lent et silencieux ». Leur correspondance s'arrête en 1858, après l'élection de Laprade à l'Académie. Désormais les deux poètes eurent l'occasion de se rencontrer, rapprochés « par deux traits essentiels, la dignité de la vie littéraire et l'indépendance intransigeante de l'esprit ».

La 2^e partie (p. 146-332) est tout d'abord consacrée à la *clientèle littéraire*. En l'absence de Hugo grossit le nombre de ceux qui se déclarent « de la suite » de Vigny. Le premier est Roger de Beauvoir (de son vrai nom Roger de Bully), riche dandy de lettres, don Juan dans le monde, qui devait finir usé et ruiné. Son *Écolier de Cluny ou le Sophisme* (1815), roman publié en 1832, présentait, avant Alexandre Dumas, « ce corsaire », les personnages à jamais mémorables de Marguerite de Bourgogne et de Buridan. A côté de quarante volumes de prose, Roger de Beauvoir a laissé des vers : *la Cape et l'Épée* (1837) ; *Colombes et Coulevres* (1854), dont une des plus belles pièces est dédiée à A. de Vigny ; le troisième et dernier volume des poésies de Roger de Beauvoir, les *meilleurs fruits de mon panier* (1862), précéda de peu la mort de ce virtuose capricieux qui ne fut pas un vrai poète, mais un amateur de versification. — M. Dupuy passe sans insister sur Édouard Turquety, auteur de poésies religieuses, Émile Péhant, le poète épique nantais, tous deux déjà connus, dans leurs relations avec Vigny, par des études antérieures : mais il s'arrête un instant sur Boulay-Paty, l'auteur des *Sonnets de la vie humaine*¹, poète de courte haleine, à qui, le

1. M. Dupuy ne paraît point professer (et d'autres pourraient être de son avis) une admiration excessive pour « ces bulles de verre coloré, ces coupes fragiles et

15 avril 1852, Vigny adressa un beau sonnet de remerciement ; sur Xavier Marmier « le pérégrinateur infatigable », dont il n'a pu retrouver les premières *Esquisses poétiques* de 1832. — Alphonse Esquiros est plus curieux. Son nom évoque plutôt l'idée d'un politicien, et pourtant il avait été, de 18 à 30 ans, un véritable poète. Dans le recueil des *Hirondelles* sont des vers faits « de main d'ouvrier », encore que l'ouvrage ait passé inaperçu. Esquiros l'envoya à Vigny avec une lettre citée par M. Dupuy ; mais nous n'avons pas la réponse et nous ne voyons pas que des relations ultérieures aient été engagées entre Esquiros le bohème et le grave Vigny. M. Dupuy nous parle du premier volume des *Chants d'un prisonnier*, écrits en effet en prison, et où on relève, avant les *Contemplations*, des traits panthéistes et des envolées dignes de Hugo, avec d'autres vers jolis, simples et frais. Mais « en lisant Esquiros on ne songe pas à Vigny ». — Quant à Amédée Pommier, qui demanda un jour l'appui de Vigny, il ne fut qu'un « infatigable ouvrier de la rime sonore », alors qu'il aurait « pu et dû être autre chose ». — M. Dupuy mentionne, sans s'attarder, l'érudit Saint-René Taillandier, Émile Souvestre, Alph. Karr, Philoxène Boyer, Pître-Chevalier, Tissot l'académicien, Édouard Plouvier l'ancien ouvrier corroyeur, J. Lacroix, Edmond Biré qui, étudiant à Poitiers, exprimait le 10 juillet 1847 (il avait alors 21 ans) son enthousiaste admiration pour le talent si pur de Vigny, le provençal Bernard Thalès. — Mais voici des noms plus glorieux : Barbier d'Aurevilly, Charles Baudelaire, Mistral. Barbey d'Aurevilly a parlé de Vigny, poète et prosateur, avec une rare pénétration, sans avoir jamais été l'intime du poète qu'il ne semble pas avoir approché avant 1860 ; mais la sympathie, pour être tardive, s'affirma durant la maladie dernière de Vigny, et s'exprime avec des accents émouvants dans les pages écrites par Barbey d'Aurevilly quatre ans après la mort du poète, au sortir de la lecture du *Journal*. Sur les rapports de Vigny et de Baudelaire, M. Dupuy ne s'est pas étendu, à cause des détails déjà fournis par Ét. Charavay. Quant à Mistral, il avait 29 ans lorsqu'il fut présenté à Vigny par le poète Adophe Dumas. M. Dupuy cite des lignes inédites, et char-

brillantes que l'on appelle des sonnets et dont on a, sur la foi de Boileau, bien surfait la valeur et surtout la difficulté » (p. 165).

mantes, qu'échangèrent les deux nouveaux amis. Comment ne pas extraire ce passage d'une lettre adressée par le poète de *Mirèio*, le 4 mai 1859, de Paris, à Vigny qui l'avait accueilli avec une affectueuse bienveillance ?

« Je suis désolé d'avoir bu si tard à votre coupe d'or ¹, car je
 « n'ai jamais rien lu d'aussi exquis, d'aussi nouveau, d'aussi
 « limpide. Votre vers sobre et pur me chante dans l'oreille
 « comme une voix de jeune fille ; et vous taillez le grandiose et
 « l'énergique aussi facilement, aussi naturellement que vous
 « brodez le gracieux. L'image d'Éloa me poursuit, me fascine :
 « c'est une si parfaite création que l'on finit par croire à la réa-
 « lité du fait... Pardonnez-moi, noble poète, si j'ai osé me per-
 « mettre un jugement sur votre œuvre. Mais je suis si heureux
 « de votre accueil, si enchanté de votre poésie, que je n'ai pu
 « m'empêcher de vous le dire et, des fleurons de mon succès,
 « l'un des plus beaux sera toujours le souvenir de votre sym-
 « pathie ². »

Dans le chapitre intitulé *les Rencontres et les Milieux*, nous apprenons que Vigny fut en relations avec Adam Mickiévicz, le poète de la Pologne, qui correspondit avec lui en 1837 ; avec Andersen, qui connut Vigny en 1843 ; avec Mazzini. Et M. Dupuy peut protester, preuves en main, contre la réputation d'indifférence philosophiquement hautaine qu'on prête très volontiers à l'auteur des *Destinées* ; celui-ci s'est intéressé particulièrement aux exilés de la Pologne et aux républicains de l'Italie. — La correspondance inédite apporte quelques documents nouveaux sur le *milieu académique* ; académiciens ou candidats à l'Académie, comme Lacretelle, de Pongerville, Pierre Lebrun, l'auteur du *Cid d'Andalousie*, M. de Rémusat, Ernest Legouvé : il ressort que Vigny fut un Académicien scrupuleux, discrètement encourageant pour ses futurs confrères, délicat et dévoué pour ses collègues. — Comme il fut aussi plusieurs fois journaliste, M. Dupuy nous parle de la *Quotidienne* et de son directeur Michaud ; de Soulié, rédacteur en chef de ce journal ; de Dubois, directeur du *Globe* ; de l'*Avenir* auquel Vigny collabora en 1831 ; des *Débats* qui, un moment, traitèrent Vigny avec faveur ; de la *Revue des Deux Mondes* que Vigny contribua à

1. Les *Poèmes antiques et modernes*.

2. Page 226.

fonder, et où pourtant l'on ne ménagea pas les railleries contre la stérilité du poète, si bien qu'il perdit l'habitude de se montrer dans les bureaux si peu courtois ; de *l'Illustration* dont les principaux rédacteurs, Philippe Busoni et Léon de Wailly, étaient deux amis, deux disciples du poète. — La correspondance inédite enfin donne des indications précieuses sur les relations de Vigny, d'abord dans le monde aristocratique, représenté par quelques admiratrices, la princesse de Ligne, la princesse de Craon, la duchesse de Maillé, la duchesse de la Trémouille, la marquise de Lagrange, Madame de Montcalm, la marquise de Moutiers, Madame de Souza surtout ; au théâtre ensuite, où Vigny a fréquenté les directeurs Taylor, Harel, Anténor Joly, Arsène Houssaye, Montigny, Bocage, directeur de l'Odéon, et des actrices comme Mesdames Rachel, Ristori, Arnould-Plessis ; dans les ateliers enfin où travaillaient Girodet, Eugène Delacroix, Devéria, Tony Johannot, et deux amis véritables, David d'Angers et Jean Gigoux.

Mais une des études les plus vivantes, les plus riches en détails inédits, ce sont les quarante pages consacrées à *A. de Vigny et Hector Berlioz*. Vigny avait été de bonne heure initié à la musique par sa mère, qui, jeune fille, avait étudié l'harmonie. Il garda toujours l'intelligence et le goût des choses musicales ; il eut même, et non une seule fois, l'idée de collaborer avec un musicien ¹. Des premiers il admira Liszt et Berlioz. C'est à partir de septembre 1833 qu'il se lia avec ce dernier, au moment du mariage de Berlioz avec Henriette Smithson. M. Dupuy nous propose une véritable biographie de Berlioz. Le dévouement de Vigny éclate dans les lettres écrites, sur la demande du compositeur, pour obtenir l'appui du comte d'Orsay et de lady Blessington, à propos du concert que le malheureux artiste devait donner en Angleterre (février 1848), et qui obtint grand succès grâce à une telle intervention. La lettre de recommandation que Berlioz remit au comte d'Orsay, est, comme le déclara Berlioz lui-même, « un chef-d'œuvre d'esprit, de style et de bonté » (Lettre de Berlioz à Vigny, 10 février).

1. C'est ce que prouve une lettre inédite de Spontini, l'auteur de la *Vestale*. Cette lettre, qui n'est pas datée, est placée par M. Dupuy avant 1828.

Après avoir considéré la foule des esprits qui ont rayonné autour de Vigny, M. Dupuy estime qu'il serait malséant de ne point pénétrer l'âme même du poète, pour essayer de saisir les sources profondes de son génie. Combien, hélas ! d'historiens croient avoir étudié un auteur, quand ils en ont parcouru en quelque sorte les alentours ! L'analyse de la *vie intérieure* n'est-elle même pas l'essentiel, quand il s'agit d'un poète ? M. Dupuy veut « mesurer les émotions » que Vigny « a pu ressentir devant ces trois puissants aspects de toute humaine destinée : l'amour, la nature, la mort ». Mais M. Dupuy a trop le respect de son auteur pour se répandre en anecdotes piquantes sur les amours du poète. Il donne une juste et éloquente leçon aux fureteurs pervers qui fouillent avidement la vie des grands écrivains pour étaler devant un public amusé leurs plus intimes secrets. « J'abandonnerai sans regret aux biographes friands de scandale, dit-il, le plaisir équivoque de s'appesantir sur les détails des coulisses ou de l'alcôve, et, quelque bruit qu'on ait pu faire des lettres dérobées au tiroir de la comédienne, je ne m'en approcherai pas, une loupe à la main, pour y chercher des traces d'érotisme. » (p. 333)... Vigny a connu les amours fougueuses de jeunesse et de garnison, amours par lui discrètement cachées. Puis ce fut la tendresse admirative pour Delphine Gay qui, le roman ayant pris fin, devenue M^{me} de Girardin, adresse des invitations affectueusement impérieuses à l'ancien soupirant de la « Muse » ; enfin la tendresse, faite de piété et de dévouement, pour la pauvre Lydia.

Quant à M^{me} Dorval, M. Dupuy en a déjà parlé dans son premier volume. Mais, en s'aidant toujours de la correspondance inédite, il nous présente trois amies de la Dorval, trois passionnées, Pauline du Chambge, George Sand, Marceline Desbordes-Valmore. M. Dupuy cite une curieuse lettre de M^{me} Dorval à Vigny, écrite durant la période amoureuse, et où l'actrice exprime une folle jalousie contre Madame Sand, en mêlant, comme les Hermiones de théâtre, les *vous* et les *tu* (p. 350-351). Il est vrai que l'actrice trouvait dans cet accès de jalousie un prétexte pour renoncer au rôle de Kitty Bell ! M. Dupuy ne croit pas que la *Colère de Samson* soit uniquement inspirée par le ressentiment amoureux et les souvenirs personnels. Il estime que Vigny a voulu « présenter dans un raccourci très-puissant

les beautés de premier ordre du grand poème de Milton, *Samson Agonistes* » ; et d'autre part qu'il a été inspiré par la vue d'un tableau de Mantegna, *Samson and Dalilah*, qu'il vit chez lady Blessington. C'est d'Angleterre qu'a été datée la *Colère de Samson*. En tout cas Marie Dorval n'écrit plus du même ton, quand le 6 mai 1840, au lendemain de la chute de *Cosima*, elle demande humblement à M. de Vigny de l'aider à jouer la *Maréchale d'Ancre*. Et quelle pitié profonde dans les deux billets du poète, écrits après la mort de l'ancienne maîtresse ! Le second surtout « avec son amertume passionnée... est plusé mouvant qu'un sanglot » ¹.

M. Dupuy rejette l'hypothèse d'après laquelle Éva de la *Maison du Berger* serait Madame Dorval. La pièce n'a-t-elle pas paru sept ans après la séparation définitive, en juillet 1844 ? Certains traits, sinon tous, s'appliqueraient plutôt peut-être à la comtesse d'Agoult qui, à cette date, venait de rompre avec Liszt, ou à cette Anglaise mystérieuse qui traversa un jour la vie de Vigny. A moins qu'on ne veuille trouver l'original de la « voyageuse indolente » dans la timide et frêle Lydia.

Laissant de côté la correspondance (déjà connue) avec Camilla Maunoir et avec la vicomtesse Alexandrine du Plessis, M. Dupuy s'arrête sur la tendresse paternelle de Vigny pour Louise-Edmée Ancelot (M^{me} Lachaud). Si l'on n'a plus les lettres d'elle, ce qu'on a des lettres de Vigny respire une tendresse délicieuse. A Clotilde, « la belle Romaine », la fille de son ami Busoni, il tient aussi de tendres propos. On connaît moins l'affection vouée par le poète à Augusta Holmès ², Irlandaise née en 1848 et naturalisée française : affection grave, inquiète, qui frémit dans une longue lettre du 9 avril 1862, écrite à l'enfant de quatorze ans qui avait perdu sa mère, et qui allait perdre son père. Une telle lettre, à elle seule, ferait aimer Vigny, et confond, avec tant d'autres témoignages, ceux qui ont pu douter de son cœur.

Vigny n'a jamais été un amoureux de la Nature. Sans doute, il avait, avant les blasphèmes superbes de la *Maison du Berger*,

1. Voici une importante réflexion : « Il faut, sur plus d'un point de cette vie sentimentale, se résigner à ignorer. Telle partie de la correspondance, au lendemain de la mort d'Alfred de Vigny, a été, je puis l'affirmer, retirée avec soin et scrupuleusement jetée au feu, lettre par lettre » p. 361-362.

2. C'est bien la musicienne qui fut élève de César Franck.

senti et rendu même les choses extérieures. Mais il était un citadin dans le genre de Voltaire, capable seulement d'émotions courtes devant les divers horizons. Et avec sa tendance directe, immédiate, au symbole, il songeait plus à l'idée qu'à la description : en vers, en prose, la peinture est demeurée discrète. « S'il s'est approché de la nature, il n'a pas vécu dans son intimité ». Quand il fut au Maine-Giraud, où le retenaient la santé de sa femme et son désir d'être député, il prit d'abord plaisir aux scènes et à la vie rustiques. Mais dans cette « gentil-hommière étriquée et pacifique », qui tient un peu du couvent, il travaille comme en une cellule de moine ou de prisonnier. S'il reste dans cet ermitage, ce n'est pas sans souffrir de ne pouvoir voyager ou revenir à Paris, heureux pourtant de voir sa chère Lydia revivre à l'air pur. Voilà certes un fâcheux état d'âme pour goûter « les bois, les prés, les sources, les bruyères du Maine-Giraud ». Il n'est donc pas un « pipeur d'images et d'impressions » ; c'est « un esprit profond et une âme orgueilleuse » ; il est las d'entendre chanter ¹ l'hymne banalet souvent forcé à l'Immortelle Nature. Dès 1835, il écrivait dans le *Journal d'un Poète* : « J'aime l'humanité. J'ai pitié d'elle. La nature est pour moi une décoration dont la durée est insolente, et sur laquelle est jetée cette passagère et sublime marionnette appelée l'homme ». Il n'a fait qu'exprimer la même pensée dans les admirables vers de la *Maison du Berger*. Une fois cette attitude paradoxale prise, il s'y est obstiné, *quelquefois malgré lui*, comme le prouve tel billet de 1856 (p. 414). Cette haine volontaire est l'envers de son amour pour l'humanité. Mais l'humanité n'est point pour Vigny un mot aussi vague que solennel : « Par ce beau mot d'humanité, il n'entend pas cette entité pompeuse et décevante dont on fait si grand bruit et à laquelle on veut sacrifier les plus indispensables affections ; il désigne quelques êtres chers dont il est sans cesse occupé, et dont son âme, incurablement inquiète, ressent, avec une sympathie plus douloureuse encore que leurs maux et leurs afflictions, les plus légères souffrances ¹. »

Il n'est pas de grand poète ni de penseur qui n'ait, depuis Homère, médité sur « le lieu commun inévitable de la mort ».

Vigny en est comme hanté. La mort apparaît sans cesse dans ses *Poèmes* et ses romans : mais là elle n'est encore qu'un ressort dramatique. C'est à quarante ans, après le dernier soupir de sa mère, qu'il a ressenti la douleur déchirante des séparations, en gardant encore l'espérance chrétienne. Mais en 1843, il est athée sans retour. C'est alors qu'il écrit la *Mort du Loup* et le *Mont des Oliviers*. En 1862, se sentant lui-même près de la tombe, il complète cette dernière pièce par la hautaine et décisive réponse de l'homme

Au silence éternel de la divinité.

Malgré toutes les interventions, Vigny demeura désormais, même en son fauteuil de malade, même sur son lit d'agonisant, obstiné, enfermé dans cette négation, dans ce dédain des suprêmes espérances.

Ainsi tout ce que la correspondance inédite peut encore nous apprendre prouve avec éclat la sincérité du poète, dans l'expression des idées ou des sentiments : point d'attitudes, point d'exaltation factice devant le public, rien de l'homme de lettres. Le secret de la puissance de Vigny ne serait-il pas dans ce respect de sa propre pensée ?

*
* *

Un compte rendu si sec ne donne point l'idée de la variété, de la richesse documentaire du second volume de M. Dupuy ; il ne le cède en rien au premier : c'est toute une moisson de lettres inédites. Je signalerai notamment une lettre du 4 avril 1831 de Brizeux à Vigny (p. 9) ; une du 11 décembre 1831 d'Aug. Barbier au poète, en lui envoyant les *Iambes* tout frais imprimés (p. 67) ; une de Laprade se présentant à Vigny, juillet 1841 (p. 103) ; le remerciement de Vigny au directeur de la *Revue du Lyonnais* à propos de l'échec de l'auteur de *Chatterton* à l'Académie (p. 110) ; la lettre de Laprade à Vigny (18 mai 1843) pour lui parler du *Cénacle lyonnais* qui l'admire (p. 112) ; la lettre charmante où Vigny gronde ce fou de Beauvoir d'une équipée dont il voudrait lui adoucir les conséquences (p. 156) ; les trois billets de Barbey d'Aurevilly (p. 214, 216, 217) ; la jolie lettre de Vigny à Mistral dont il attend la visite (p. 223) ; la lettre de Mistral, 28 décembre 1907, à

M. Ernest Dupuy pour lui conter la visite faite à Vigny en 1859 ; l'émouvante lettre du même Mistral à Vigny sur la mort du poète Adolphe Dumas (p. 227), l'amusant récit de Mickiévicz (1^{er} juillet 1837), contant la réception que lui fit Harel, directeur de la Porte S^t-Martin (p. 234) ; le billet de Mazzini (p. 242-3) ; la réponse de notre poète à M. de Lacretelle qui l'avait défendu à l'Académie (p. 247) ; la réponse émue de M. de Pongerville qui venait de perdre son fils (p. 249) ; la leçon courtoise donnée à Ernest Legouvé, candidat trop indiscret à l'Académie ; quatre billets de Buloz à Vigny, de 1832 à 1857 (p. 272-276) ; deux jolis billets de l'actrice Arnould-Plessis (p. 286-287) ; toute la série des lettres inédites de Berlioz à Vigny et de Vigny à Berlioz ; l'éloquente lettre de Marceline Desbordes-Valmore à Madame Dorval, où vibre, avec l'affection la plus ardente, l'écho des souffrances passées (p. 353-354) ; et... combien d'autres !

D'ailleurs avec la plus rigoureuse exactitude, qui convient à la critique moderne, M. Dupuy s'enquiert des moindres détails ; il corrige par exemple certaines versions ou précise certains faits proposés par M. Lecigne sur Brizeux, établit la date exacte (juillet 1833) où Barbier entre en contact avec la société anglaise, consulte le dossier du « professeur de Laprade », recherche les circonstances de son élection à l'Académie. Cette érudition demeure discrète : M. Dupuy estime qu'on ne saurait, sans abus, « présenter avec insistance et prôner démesurément » des personnages de deuxième ou troisième ordre¹. Mais M. Dupuy est plus et mieux qu'un homme de science. Il est de la lignée des grands critiques qui ne trouvent point suffisant d'accumuler les faits, mais qui apprécient les œuvres et jugent les talents. Son livre offre toute une série d'études littéraires et d'analyses pénétrantes à propos des divers poètes qui connurent Vigny. Qu'il parle de Roger de Beauvoir, d'Amédée Pommier ou de Victor de Laprade, qu'il traite même de la musique de Berlioz, c'est la même sûreté de goût. Ainsi on ne saurait mieux caractériser la poésie discrète de Brizeux, l'énergie de la *Curée*, le vers oratoire et souvent grandiloquent des pamphlets de Barbier, dont la Muse se réveille avec des

accents pieusement douloureux dans la pièce *In Memoriam*. Et que de fines remarques de détail ! Combien de pensées profondes, comme celle-ci, à propos de la mort de la mère de Vigny : « C'est un des bienfaits de la mort, lorsqu'il nous la faut contempler chez un être qui nous fut cher, que de déchirer le brouillard des erreurs et de nous faire apercevoir pour un instant, dans sa belle clarté, la véritable route de la vie » (p. 355). Comment d'autre part louer la couleur chaude du style, la rare originalité d'une phrase toujours vigoureuse, et sans cesse éclairée de lumineuses images ? On ne peut que le répéter : M. Dupuy — et c'est la plus difficile, mais aussi la plus suggestive des critiques — a parlé d'un poète en poète. On aime mieux Vigny, après avoir lu M. Dupuy : on comprend mieux l'homme, sa bonté sensible et profonde; l'absolue loyauté de son œuvre. Et M. Dupuy aurait pu, s'il n'était modeste à l'excès, dire de son livre ce que Ratisbonne écrivait dans la préface du *Journal d'un Poète* : « Si, comme je l'espère, on sent dans ces pages non seulement un des poètes les plus rares, mais un des hommes les meilleurs de ce pays..., j'aurai publié quelque chose de plus rare qu'un poème ou un roman inédit d'Alfred de Vigny : j'aurai montré Alfred de Vigny. »

CH. GEORGIN.
